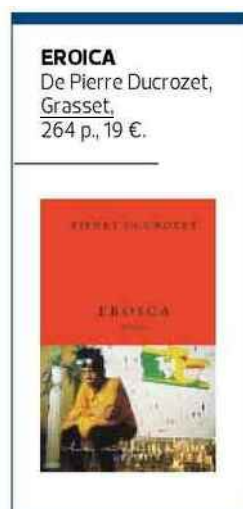




Queue de comète

PIERRE DUCROZET

Le romancier nous dépeint le destin aussi fulgurant que flamboyant du peintre Basquiat.



THIERRY CLERMONT
tclermont@lefigaro.fr

POUR son troisième roman, Pierre Ducrozet (trente-trois ans) a jeté son dévolu sur le destin cahoteux et flamboyant du peintre américain Jean-Michel Basquiat, mort à vingt-sept ans en 1988. Basquiat, qui affirmait, au sommet de sa gloire et à l'approche de la camarde : « *J'ai toujours su que je serai célèbre. Et j'ai tout fait pour.* » Rythmé en une quarantaine de séquences, *Eroica* est un livre écrit prestissimo, sans temps mort ni incises, à la manière d'un album des Ramones où les chansons s'enchaînent, passées à la moulinette électrique.

Signé « Same old shit »

Ducrozet a brossé là un superbe portrait de l'artiste protégé par un Andy Warhol vieillissant : « *Il voulait des corps, des totems, des lignes, des camions, des bouches d'incendie, la ville et les fous, mais tout ça pensé. Il intégrera la réflexion de l'art conceptuel pour en faire tout autre chose, créera son propre langage, dont lui seul connaîtra la syntaxe : quelque chose de lisible et d'incompréhensible. Une langue faite d'une profusion de signes, d'une architecture complexe, d'un trait enfantin et brutal, d'une poésie radicale, d'une absence totale de compromis avec le canon.* »

Né à Brooklyn dans une famille appartenant à la classe moyenne,



Jean-Michel Basquiat en 1983, à Saint-Moritz, en Suisse. LEE JAFFE/GETTY IMAGES

d'un père haïtien et d'une mère portoricaine, Basquiat (Jay, dans le roman) commence à se faire connaître en graffitant et taguant les murs et les palissades de Manhattan, comme son ami Keith Haring. Et de préférence à SoHo, où pullulent les galeries d'art contem-

porain. Particularité des messages bombés (entre dadaïsme et absurde): ils sont tous signés par SAMO©, pour «*same old shit*», soit «cette bonne vieille merde». À dix-sept ans, il quitte le domicile familial et survit en vendant dans la rue les cartes postales qu'il a pein-

tes. Peu de temps après, encouragé par William Burroughs, il n'hésitera pas à saupoudrer ses toiles de textes ou de titres délirants, aussi bien en anglais qu'en espagnol ou en français. C'est alors qu'apparaît le hip-hop et qu'émergent les «golden boys» de la finance.

L'ascension - retracée très pertinemment par Ducrozet grâce à un art superbement maîtrisé du dialogue - est fulgurante. Après une exposition collective en 1981 («*New York/New Wave*»), il est repéré par Leo Castelli, prestigieux galeriste d'avant-garde, promoteur du pop art, puis par le marchand d'art Larry Gagosian, qui l'expose à Los Angeles en 1982, l'année de sa rencontre décisive avec Warhol. Ses toiles s'inspirent de l'art brut et de l'art primitif, trouvent un écho dans l'expressionnisme exacerbé d'un Kirchner. Ses tableaux sont hantés de figures grinçantes, mortifères, obscènes ou grotesques. Il détourne *La Joconde*, rend hommage à Charlie Parker et à Miles Davis, fait du vaudou un théâtre de la cruauté, bariolé, saturé.

L'art est un combat

Basquiat vit et peint la nuit, dans son loft de SoHo ; il danse dans les clubs de l'East Village, boit outre mesure, néglige ses brèves amours, se laisse séduire par Warhol. LSD, amphétamines, cocaïne, héroïne... il brûle sa vie déréglée à la vitesse du son. Plusieurs centaines de toiles et de dessins plus tard, une surdose de poudre mettra un terme au parcours de cet «*enfant de Musset, de Rimbaud, d'Hendrix, né des rêves d'une autre époque*» et qui avait fait de l'art un combat. Comme le dit justement Pierre Ducrozet: «*Un monde meurt dont il est la queue de comète.*» ■